

Nourris en votre cour et constamment étiques,
Toujours mal engraisés par des soins ignorants ;
Ne connaissez que ceux de la Bresse ou du Mans.
J'ai toujours redouté la volaille perfide
Qui brave les efforts d'une dent intrépide.
Souvent, par un ami dans ses champs entraîné,
J'ai reconnu le soir le coq infortuné
Qui m'avait le matin, à l'aurore naissante,
Réveillé brusquement de sa voix glapissante ;
Je l'avais admiré dans le sein de la cour ;
Avec des yeux jaloux j'avais vu son amour.
Hélas ! le malheureux abjurant la tendresse,
Exerçait à souper sa fureur vengeresse.

Défendez que personne, au milieu d'un banquet,
Ne vous vienne donner un avis indiscret.
Écartez ce fâcheux qui vers vous s'achemine :
Rien ne doit déranger l'honnête homme qui dîne.
Eh ! qu'importe le monde et ces tracasseries :
Dans les bras de Comus oubliez l'univers.

Il est, pour l'oublier, une heureuse manière :
Déjà des vins choisis ont rougi votre verre.
Votre vin bourguignon, dans sa cave couché,
A compté six printemps, artistement bouché,
Le pourpre de son teint accuse sa vieillesse ;
Elle vous rajeunit et provoque l'ivresse.....
Arrêtez, je prétends contenir votre essor :
Des jus plus séducteurs vous attendent encor.
Le temps fuit, l'heure approche et le dessert s'avance :
Je ne prêcherai pas trop longtemps l'abstinence.
Craignez en débutant de funeste abus ;
Bientôt mieux disposés, je vous livre à Bacchus.
Admirez la nature habile, ingénieuse,
A varier ses dons d'une main généreuse.
Qui, du nord au midi prodiguant ses trésors,
Nourrit des végétaux, organise des corps,
Que l'homme fait servir au soutien de sa vie.
De ces êtres nommeux connaissez la patrie.
Sachez tout ce qui peut nous servir d'aliment :
Soyez naturaliste en ce point seulement.
Fuyez la botanique et sa nomenclature.
N'allez pas dans vos champs éplucher la verdure,
Sur une herbe inutile exercer votre esprit.
Vous transirez dans un pré pour faire l'érudit,
Feuilleter Adanson, Tournefort ou Linnée,
Et sur un aconit pâlir une journée.

Respectez le savoir des Plines, des Buffons ;
Mais qu'importe pour vous l'histoire des cirons,
Celle des éléphants, des tigres, des panthères ?
Vous vous intéressez aux mœurs, aux caractères
De ces bons animaux qui naissent sous nos yeux,
Et dont nous jouissons dans nos climats heureux.
Vous estimez beaucoup l'écorce salubre,
Que l'île de Ceylan fournit seule à la terre ;
Vous aimez la muscade, et savez en quels lieux
On cultive, on recueille un fruit si précieux.
Vous savez qu'au pays d'Amboine et de Ternates,
Le girofle triomphe au rang des aromates ;
Vous savez discerner quel est le champignon
Qui cache sous sa voûte un germe de poison.
Du sol périgourdin la truffe vous est chère ;
A l'immonde animal elle doit la lumière ;
Elle aime à végéter, paisible et sans orgueil,
Au pied d'un chêne blanc, d'un charme ou d'un tilleul.
Lecteur, je vous entends... Fidèle à ma méthode,
Je vous dois à cette heure un heureux épisode.
Pardonnez, mon pinceau va changer de couleurs

Peut-être à mon récit donnerez-vous des pleurs.
Faisons à la pitié de légers sacrifices :
Les pleurs qu'elle fait naître ont toujours des délices.
Condé... que ce grand nom ne vous alarme pas,
J'écris pour tous les temps et pour tous les climats ;
Condé, le grand Condé, que la France révère,
Recevait de son roi la visite bien chère,
Dans ce lieu fortuné, ce brillant Chantilli,
Long temps de race en race à grands frais embellie.
Jamais plus de plaisirs et de magnificence
N'avait d'un souverain signalé la présence.
Tout le soin des festins fut remis à Vatel,
Du vainqueur de Rocroi fameux maître d'hôtel.
Il mit à ses travaux une ardeur infinie ;
Mais avec des talents il manqua de génie.
Accablé d'embarras, Vatel est averti
Que deux tables en vain réclament leur rôti ;
Il prend pour en trouver une peine inutile.
« Ah ! » dit-il, s'adressant à son ami Gourville,
De larmes, de sanglots, de douleur suffoqué :
« Je suis perdu d'honneur ; deux rôtis ont manqué ;
« Un seul jour détruira toute ma renommée ;
« Mes lauriers sont flétris, et la cour alarmée,
« Ne peut plus désormais se reposer sur moi :
« J'ai trahi mon devoir, avili mon emploi... »
Le prince, prévenu de sa douleur extrême,
Accourt le consoler, le rassurer lui-même.
« Je suis content, Vatel mon ami, calme-toi :
« Rien n'était plus brillant que le souper du roi.
« Va, tu n'as pas perdu ta gloire et mon estime :
« Deux rôtis oubliés ne sont pas un grand crime.
« — Prince, votre bonté me trouble et me confond :
« Puisse mon repentir effacer mon affront ! »
Mais un autre chagrin l'accable et le dévore ;
Le matin, à midi, point de marée encore.
Ses nombreux pourvoyeurs, dans leur marche entravés,
A l'heure du dîner n'étaient point arrivés.
Sa force l'abandonne, et son esprit s'effraie
D'un festin sans turbot, sans barbe et sans raie.
Il attend, s'inquiète, et maudissant son sort,
Appelle en furieux la marée ou la mort.
La mort seule répond : l'infortuné s'y livre.
Déjà percé trois fois il a cessé de vivre.
Ses jours étaient sauvés, ô regrets ! ô douleur !
S'il eût pu supporter un instant son malheur.
A peine est-il parti pour l'inférieure rive,
Qu'on sait de toutes parts que la marée arrive.
On le nomme, on le cherche, on le trouve ; grands
[dieux !

La Parque pour toujours avait fermé ses yeux.
Ainsi finit Vatel, victime déplorable,
Dont parlerons longtemps les fastes de la table.
O vous ! qui par état présidez aux repas,
Donnez-lui des regrets, mais ne l'imitiez pas !

FIN DU TROISIÈME CHANT.

